

Prologue

**« Pour me comprendre, il faudrait savoir qui je suis.
Pour me comprendre, il faudrait connaître ma vie.
Et pour l'apprendre, devenir mon ami. »**

Michel Berger, *Pour me comprendre*

Comme un réflexe vital pour se sauver de la tempête, Gabriel Moretti pose ses mains sur le clavier. Au contact de sa peau contre le revêtement frais des touches, la noirceur s'effondre. Il est à sa place. Installé derrière son instrument, il se sent protégé de toutes les attaques extérieures. De sa propre vie. Du monde qui tourne trop vite. En prenant une grande inspiration, il ferme ses paupières, signe qu'il s'isole dans sa bulle impénétrable, et le premier accord résonne dans sa chambre. Il joue pour lui-même. Il est son unique spectateur. Les murs de sa maison semblent se désintégrer au rythme des notes qui s'enchaînent. Il est ailleurs, dans un endroit créé de toutes pièces par son imagination, là où la musique est le seul drapeau. La seule chose qui importe.

Ce Prélude de Bach, il en connaît les moindres variations et sans avoir besoin de consulter la partition, il pianote inlassablement. Ses doigts caressent les touches en douceur, ses mouvements de tête accompagnent ses gestes précis. Il se focalise sur les battements réguliers

du métronome, jusqu'à ce que des éclats de verre provenant de la cuisine le fassent sursauter.

— Ne te mets pas dans des états pareils, Bianca ! Ça ne vaut pas le coup.

— Qu'est-ce qu'on va dire aux enfants ? Tu comptes leur avouer que tu n'es qu'un misérable salaud ?

— Tais-toi, ils vont finir par t'entendre ! Ne mêle pas les gamins à tout ça !

Gabriel presse les paupières et joue encore plus fort, mais ses efforts restent vains. La musique ne couvre pas les hurlements de ses parents. Elle ne camoufle plus sa peine. Elle n'est qu'une paradoxale mélodie envoûtante, accompagnant les déboires d'un mariage réduit en miettes.

— Ils ont le droit de savoir !

— Ce ne sont que des enfants ! Laisse-les en dehors de nos histoires. Tu cherches à les monter contre moi, c'est ça ?

— Arrête, je t'en prie, tu deviens ridicule !

Le jeune garçon accélère la cadence, à mesure que les larmes roulent sur ses joues. Il ne respecte plus le tempo initial, il improvise. Les notes deviennent plus sombres, plus dramatiques. Impuissant, il assiste à l'écroulement de son idéal familial. Celui d'un foyer solide et aimant.

— Où tu vas avec ces valises ?

— Je m'en vais quelques jours. Dis aux petits que je pars en déplacement.

— Bah voyons ! Monsieur va aller voir si l'herbe est plus verte ailleurs et je dois le couvrir auprès de ses propres enfants ? Ne compte pas sur moi pour leur mentir, Fabien ! Tu retournes en Italie, alors ?

— C'est temporaire. Tu vois bien qu'on ne peut plus rester ensemble sous le même toit, non ? Ça nous laissera le temps de réfléchir à la façon dont on va annoncer ça à tout le monde.

Les cris s'emmêlent avec les accords harmonieux. La porte claque. La mélodie s'estompe.

— C'est ça, va-t'en !

Avec précaution, Gabriel s'agrippe à la rampe de l'escalier et descend les marches. Le bois craque sous ses pieds. La trouille le ronge de l'intérieur. Il craint ce qu'il va découvrir, ce qu'il va devoir encaisser. Par des petits pas apeurés, il rejoint la cuisine.

— Maman...

Agenouillée au sol, occupée à ramasser les débris de sa colère, Bianca lève son visage en direction de son fils. Ses cheveux ébouriffés tombent en masse devant ses yeux brillants. En vitesse, elle essuie ses larmes et s'avance vers son aîné.

— Ne reste pas ici, chéri, s'affole-t-elle en le faisant reculer. Il y a des bouts de verre partout. Va t'amuser avec ta sœur dans le jardin, d'accord ?

— Dis, il va revenir papa ?

Prise au piège, Bianca balbutie. Penchée à la hauteur de son enfant, elle lutte contre la peine qui lui noue la gorge. Le plus affectueusement possible, elle attrape la mâchoire de son petit garçon et embrasse ses joues rondes.

— Bien sûr qu'il va revenir, assure-t-elle dans un faux sourire. Allez, va rejoindre Alba, je vous regarde !

Convaincu par la promesse de sa mère, Gabriel s'illumine et pousse la porte qui mène au jardin. Il enjambe les jouets en plastique et accourt jusqu'à sa petite sœur, occupée à servir le thé à toute sa collection de poupées et de peluches.

Prise de sanglots, Bianca observe ses enfants de l'autre côté de la baie vitrée. Ils sont le fruit d'un amour qui n'est plus, d'une union qui disparaît. Pour eux, rien ne sera plus pareil. Tout s'écroule pour des histoires d'adultes.

Et à l'avenir, Gabriel apprendra à ses dépens qu'il n'y a rien de plus difficile que les histoires d'adultes.

Chapitre 1

Et on démarre une autre histoire

**« Je fuirais, laissant là mon passé sans aucun remords.
Sans bagage et le cœur libéré en chantant très fort. »**

Charles Aznavour, *Emmenez-moi*

Romy

Je l'ai fait. Bordel, je l'ai fait !

Je me suis échappée de ma prison dorée. L'oisillon quitte le nid pour effectuer ses premiers battements d'ailes en solitaire. Je mentirais si je certifiais ne pas être morte de trouille. En réalité, je suis tétanisée, mais ça me fait un bien fou.

En plus de buter sur chaque malheureux caillou, ma valise pèse une tonne. Je suis chargée comme une mule et, par-dessus le marché, la chaleur m'assomme. Tous les ingrédients sont réunis pour que ce soit une journée chaotique. Même mon sac à main s'y est mis

en déversant l'intégralité de son contenu sur le trottoir. J'y ai vu un signe du destin, comme si Dieu en personne m'avait dégainé son plus beau doigt d'honneur.

Transpirante, j'atteins la rue que mon frère m'a indiquée. Contrairement à toutes celles que j'ai traversées pour arriver ici, elle est plutôt calme. Les grands immeubles qui bordent la route m'apportent un peu d'ombre. Il n'y a pas un chat. Enfin si... il y en a bien un caché sous une voiture garée. Je me retiens d'ailleurs pour ne pas me ruer vers lui et le couvrir de caresses. Il ressemble à Gribouille, en beaucoup moins gros.

Voilà, mon Gribouille me manque.

Au loin, j'aperçois Oscar faire le pied de grue devant le perron d'un immeuble. Il scrute sa montre, puis son portable, puis de nouveau sa montre. J'imagine que mon retard l'irrite. Pour qu'il pose son regard sur moi, je hurle son prénom en faisant résonner ma voix criarde. Il agite sa main dans ma direction, tout sourire.

Si je n'étais pas encombrée, j'aurais couru vers lui pour vite me réfugier dans ses grands bras rassurants. Je ne l'ai pas vu depuis des mois, depuis qu'il a troqué notre belle Bretagne pluvieuse et tranquille contre le soleil éclatant de Calfort, dans le sud-ouest de la France. Aujourd'hui, je ne peux qu'approuver sa décision.

Dès que le train est arrivé en gare, j'ai su que je me plairais ici. Cette ville est un écrin de charme avec ses rues pavées, ses façades végétales et sa rivière qui la traverse.

Avec difficulté, je rejoins mon frère et abandonne mes bagages sur le goudron.

— Alors ? Le voyage s'est bien passé ?

Pour seule réponse, je fonds en larmes. C'est dingue, il faut toujours que je pleurniche dès que je me sens un peu vulnérable.

Mi-amusé, mi-attendri, mon jumeau me serre contre lui en me frictionnant le dos.

— Combien de fois je t'ai dit que les parents étaient de gros cons psychorigides, hein ? Je comprends même pas que tu sois restée aussi longtemps à la maison sans péter une durite.

Je ne renchéris pas et me contente de sangloter contre son tee-shirt.

— Tu leur as dit que tu venais ici ?

— T'es malade, m'offusqué-je. La semaine dernière, je leur ai annoncé que je partais et ils m'ont juste demandé si j'avais besoin de fric.

— Typique, soupire-t-il. Ils ont pas à savoir que tu m'as rejoint. Laisse-les gamberger, ça leur fera les pieds.

Je hoche la tête, pourtant peu convaincue. Si les parents apprennent que j'ai pris le large pour retrouver Oscar, ça va être ma fête. Ils pensent naïvement que j'ai intégré la faculté de droit de la Sorbonne et que je vis dans le seizième arrondissement chez une amie qui

m'a accueillie. Je ne connais personne sur Paris, ils le savent. Alors, soit ils se fichent de ma vie comme de leur première grippe, soit...

Non, c'est sûr même. Ils s'en moquent royalement.

— Allez, Romy, ça va aller, assure Oscar. Tu prends ton envol, c'est pas génial ?

Je hausse une épaule.

— Ça va te faire un bien fou, t'as besoin de ça, continue-t-il tandis que son index dessine la courbure de ma joue. Est-ce que... Est-ce que ça va un peu mieux, quand même ? Tu fais moins de cauchemars ?

Je m'apprête à lui répondre, mais le claquement d'une porte me fait sursauter. Sur le perron, un petit bout de femme descend les marches, essoufflé. On dirait un sosie raté de Liza Minnelli. Ses cheveux sont courts, colorés d'un rouge éclatant qui fait ressortir son maquillage chargé. En jurant pour elle-même, elle nous rejoint.

— Désolé pour le retard, mon chat s'est fait la malle. Ce saligaud s'est encore enfui pendant que j'aérais la cuisine. Cette bestiole va finir par me rendre chèvre, j'vous le garantis !

La voix éraillée par le tabac abusif, elle pousse un rire franc avant de s'étouffer dans une crise de toux.

— Solange, je te présente ma sœur, Romy. Romy, je te présente Solange, la proprio, concierge et mascotte de l'immeuble.

— Enchantée, lance-t-elle, la main tendue vers moi. Alors c'est toi qui viens me louer le petit T2 du deuxième étage ? Je n'vais pas te mentir, tu es ma première visite. M'enfin, pas étonnant avec ce qu'il s'est passé...

— Oui, euh... Ah bon ?

— L'ancienne locataire a passé l'arme à gauche dans son bain, comme ça, en plein après-midi, et sans antécédent médical. J'imagine que ça a dû rebuter les gens.

Je grimace, rendue nauséuse par ce qu'elle vient de m'apprendre. En voilà une drôle de technique pour vendre son bien, mais je suis trop désespérée pour jouer les difficiles.

J'ai du mal à détacher mes yeux de son visage. Elle a une sacrée façon de s'apprêter. Elle est parée d'un mascara bleu électrique, d'un rouge à lèvres fuchsia qui file entre les ridules de sa bouche et d'un assortiment de bijoux à faire pâlir tous les joailliers de la ville. D'ordinaire, j'aurais trouvé toute cette coquetterie un peu *too much*, d'autant plus sur une femme de cet âge. Mais allez savoir pourquoi, chez elle, c'est assez charmant.

— Bon, on n'va pas rester plantés là comme des bornes. Après vous ! s'écrie-t-elle en désignant la porte de l'immeuble.

Mon frère s'empresse de porter mes bagages et j'ouvre la marche. Ladite Solange est un sacré phénomène.

Durant notre progression dans les escaliers, elle n'a cessé de bavasser à propos de la météo et des dernières manifestations politiques. J'ai ponctué ses grandes tirades de quelques onomatopées, même si en réalité, je pense qu'elle n'espérait pas de réponse particulière.

— L'avantage, c'est que c'est un appartement très lumineux même s'il est petit, tu verras. Et il est juste au-dessus de celui de ton frère, j'imagine que c'est un plus, non ?

Comme à son habitude, Oscar parle à ma place et assure que ce sera parfait pour moi, que je n'ai pas besoin d'un immense logement. Dès que nous arrivons sur le palier, la propriétaire dégage son trousseau pour se battre avec toute sa collection de clés.

— Ça vient, ça vient. Il faut juste que je retrouve cette maudite clé. Sapristi, j'aurais pourtant parié que c'était celle-là !

Quelques minutes et cinq ou six injures plus tard, elle finit par avoir gain de cause et nous ouvre enfin la porte.

— Vas-y entre, fais comme chez toi.

Je ne me fais pas prier et me précipite à l'intérieur. L'appartement est conforme aux photos qu'Oscar m'a envoyées, l'odeur de poussière en plus. Les murs sont blancs, le sol est un parquet massif qui craque à chacun de mes pas et même si les pièces ne sont pas grandes, je m'y sens bien. Fort heureusement, le logement est

meublé. Certes, le mobilier a l'air de dater d'une autre époque, mais ça apporte un petit côté vintage... je crois. J'arrive à me projeter, c'est déjà ça.

— Alors, qu'est-ce que t'en dis ? s'impatiente mon frère, appuyé sur un tabouret de bar.

— C'est... bien ?

Sans crier gare, Solange m'entraîne vers le compteur électrique en m'expliquant son fonctionnement. Je ne comprends rien à son charabia, je n'ai plus qu'à prier pour ne jamais avoir besoin de m'en servir. En parfaite propriétaire, elle m'informe que je suis autorisée à accrocher des cadres, changer la décoration à mon goût, mais sans détériorer le logement, auquel cas, elle tapera dans ma caution.

— Bon bah c'est parfait, il ne manque plus que ta signature, dit-elle en frappant dans ses mains. Bougez pas de là ! J'veis chercher le contrat de location et tout le toutim.

Elle s'échappe à toute vitesse, faisant claquer les talons de ses sandales compensées contre le plancher.

Je soupire.

— J'arrive pas trop à prendre conscience que c'est là que je vais vivre maintenant.

Si je dois être tout à fait honnête, je me demande ce que je fiche ici. Cet appartement ne ressemble en rien à la chambre que j'occupais chez mes parents. Adieu

le grand confort, adieu la femme de ménage, adieu le linge toujours repassé qui m'attendait sagement dans ma penderie. Place à l'indépendance, celle que j'ai tant réclamée.

— Je comprends, ça m'a fait la même chose quand je suis arrivé à Calfort, mais tu verras, tu vas vite t'y habituer, m'explique Oscar. Si t'as besoin d'un peu de compagnie ces prochains jours, tu peux venir chez moi, je suis juste en dessous. T'as qu'à toquer.

— Ça risque pas de déranger tes coloc's ?

— Tu parles ! Léon est toujours enfermé dans sa chambre, Gabriel est sans arrêt parti et, depuis peu, sa sœur squatte chez nous pour se consoler de sa récente rupture amoureuse. Ils diront rien, t'en fais pas, ils sont cools.

Dans un toc habituel, mon frère remonte ses fines lunettes rondes dans son épaisse chevelure brune.

— Hm. Mon petit Oscar entouré de testostérone, minaudé-je en lui chatouillant les côtes. Je vois le tableau de là. Tu m'étonnes que tu sois bien plus heureux ici.

— Je suis gay, pas affamé, corrige-t-il. Mais j'avoue qu'on a vu pire comme environnement.

Malgré moi, je me mets à rire, et pour me faire taire, Oscar me balance l'un des coussins du canapé au visage. Je le rattrape in extremis avant qu'il ne me frappe le nez.

— Tu signes le contrat, je t'aide à t'installer, on se commande des pizzas et on file au *Lovely Club* rejoindre les autres ?

— Le *Lovely Club* ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

— La boîte réputée du centre-ville. C'est *The place to be* le vendredi soir, explique-t-il en mimant les guillemets sur l'expression.

À vrai dire, je ne suis pas certaine d'avoir la tête à passer ma soirée dans un bar qui porte le nom d'un club échangiste. J'avais d'autres plans de prévus ; comme celui de revisionner l'intégrale de *Breaking Bad* ou prendre un bain moussant interminable.

Ah oui, non. Pas le bain.

— On verra.

— Impec ! Je prends ça pour un oui.

— Non, prends ça pour un « on verra » qui veut aussi dire : laisse-moi le temps d'atterrir.

Oscar croise les bras contre son torse, affichant ce petit air malicieux que je connais par cœur.

— Quelle meilleure façon d'atterrir que celle de déguster un délicieux Mojito ?

— Là tu me prends par les sentiments et c'est vraiment bas.